

Pour se connaître
Pour mieux être

Écrire
son
journal
intime

par Claude Bonnafont

RETZ

CLAUDE BONNAFONT

80
15-16

ÉCRIRE

SON JOURNAL

INTIME

8°R
88562



2, rue du Roule - 75001 Paris

MF
75/477

DU MÊME AUTEUR :

Les silencieux messages du corps, Buchet-Chastel, 1977.

Romans pour la jeunesse :

Orage sur Cobrailles, Casterman, 1968.

Un sourire à l'emporte-pièce, Magnard, 1974.

En collaboration avec d'autres auteurs :

Les 10 grands de l'inconscient, Retz, 1973.

L'Encyclopédie pratique de la psychologie moderne, Retz, 1979.



SOMMAIRE

Première partie : Le journal intime genre littéraire	5
Le journal intime naît d'une crise	6
Du moi haïssable à l'exploration de l'inconscient	17
Deuxième partie : Raisons d'être du journal intime	43
Un défi au temps	44
Terre d'asile	56
Les aveux	69
La construction du moi	85
Un rempart contre la mort	99
Troisième partie : Ecrire son journal intime	129
Qui écrit son journal ?	131
Où, quand, comment ?	138
Le secret du journal	145
Etre soi-même	151
Le journal et l'auto-analyse	175
Bibliographie	198



SOMMAIRE

Les titres, les intertitres et les textes entre filets ont été repris ou inspirés du texte principal, et sont le fait du service littéraire des éditions Retz.

Le lecteur trouvera les références des journaux intimes cités, ainsi que des autres ouvrages, dans la bibliographie p. 198.

PREMIÈRE PARTIE

LE JOURNAL

INTIME

GENRE LITTÉRAIRE

Le journal intime naît d'une crise

La majorité des journaux intimes que nous connaissons ont été mis en chantier à l'occasion d'une crise dont la nature varie selon chaque intimiste. Cette crise relève parfois de circonstances tragiques et de grande ampleur qui ébranlent, en même temps que l'intimiste, l'ensemble de ses contemporains ou de ses compatriotes ; elle peut être d'ordre purement familial et privé, ou encore se situer dans l'inconscient.

L'examen des circonstances de tout genre qui ont présidé à la naissance des journaux intimes passés dans le domaine public conduit à un inventaire complet des causes de douleur et de souffrance auxquelles l'homme est exposé tout au long de sa destinée.

UNE BLESSURE PHYSIQUE OU MORALE

Nul besoin de solliciter les écrits intimes pour y trouver la trace du désarroi dont ils sont issus. Les intimistes s'en expliquent souvent eux-mêmes, parfois dès les premières lignes de leur journal, et certains signalent expressément le lien de cause à effet qui relie leur malaise actuel à la décision d'entreprendre leur journal.

« 17 mars (1847. Kazan). Voilà déjà six jours que je suis entré
« en clinique, et voilà six jours que je suis à peu près content de
« moi. Les petites causes produisent de grands effets. — J'ai
« attrapé une gonorrhée, par la raison, bien entendu, qui fait
« ordinairement qu'on l'attrape ; et cette piètre circonstance m'a
« donné le choc qui m'a poussé sur la marche où depuis
« longtemps déjà j'avais mis un pied, mais où je n'arrivais pas à

« hisser le corps (probablement parce que j'y avais inconsidérément mis le pied gauche au lieu du droit). »

Telles sont les premières lignes du *Journal* de Léon Tolstoï, alors jeune étudiant à l'université de Kazan. Tolstoï avait perdu sa mère à l'âge de trois ans et son père six ans plus tard, mais il gardait la nostalgie d'un âge d'or vécu à l'aube de sa vie dans le domaine familial de Yasnaïa Poliana. Les deux ans et demi d'études assez médiocres qu'il vient d'accomplir à Kazan l'ont déçu et la retraite forcée à la clinique universitaire l'amène à prendre une importante décision : quitter définitivement l'université pour s'installer à Yasnaïa Poliana, le paradis perdu de son enfance, où il entend mener une vie recluse et studieuse, partagée entre l'accomplissement de ses devoirs envers les âmes dont il est le maître et la poursuite de sa propre formation. La gonorrhée qui l'atteint dans sa chair, et sans doute aussi dans son amour-propre, provoque le début de la rédaction du journal et la volonté de s'atteler à la tâche principale qu'il s'assigne désormais et poursuivra jusqu'à son dernier jour : le perfectionnement de soi.

La blessure qui donne le coup d'envoi d'un écrit intime peut être d'ordre purement affectif et frapper à un âge très tendre. Le journal d'une des plus précoces et fécondes intimistes, Anaïs Nin, est né sur le bateau qui la menait vers l'Amérique, l'arrachant malgré elle à son père bien-aimé. « Le journal a commencé par être un journal de voyage, écrit Anaïs Nin, tout était noté pour mon père. C'était en réalité une lettre pour qu'il puisse nous suivre sur une terre étrangère et tout savoir de nous. »

Le père d'Anaïs Nin est le célèbre pianiste et compositeur espagnol Joaquim Nin, ami et rival de Paderewski. « Charmant, clair et propre comme un Frigidaire, tendre et hâbleur, mythomane incurable et pathologique », ce dandy séduit comme il respire. Il vient d'abandonner épouse et enfants pour une très jeune femme. Afin de soustraire définitivement sa fille et ses deux fils à l'influence de leur père, la mère d'Anaïs Nin s'expatrie avec eux jusqu'en Amérique. La petite fille ressent l'abandon paternel comme une répudiation de sa personne et la lettre entamée sur le bateau est à l'origine un plaidoyer *pro domo*, une tentative passionnée de reconquête de ce père infidèle.

La lettre de l'enfant ne partira jamais car sa mère s'y oppose et la convainc qu'elle ne peut arriver à destination. Mais

Le journal intime, genre littéraire

l'habitude est prise et Anaïs Nin enchaînée à ses cahiers pour le restant de ses jours. Véritable forçat de l'écriture, elle rédigera toute sa vie son *Journal* dont les dimensions rivalisent avec celles du *Journal* légendaire d'Amiel.

LA RUINE D'UN AMOUR

Dans le cas de l'écrivain italien Cesare Pavese, une brimade politique détermine la mise en route d'un premier journal. En 1935, Pavese est assigné au « confino », mesure de résidence surveillée dans une région déshéritée du pays que le régime de Mussolini réserve aux opposants.

Pendant son exil en Calabre, Pavese rédige le *Secretum professionale*, la première partie de son *Journal* qui traite uniquement de poésie. Un mois à peine après le retour du confino, il entame la seconde partie qu'il intitule *Il mestiere di vivere* (*Le métier de vivre*), un titre superbe qui conviendrait à bon nombre de journaux intimes tant la fonction d'apprentissage de la vie est inhérente à ce type d'écriture.

Cette deuxième partie du *Journal* de Pavese adopte d'emblée un ton très différent de la première et concerne essentiellement la vie privée du diariste. Entre-temps, en effet, un événement d'ordre intime a bouleversé Pavese, bien plus que ne l'avait fait le confino. Il a appris à son retour de Calabre que Tina, « la femme à la voix rauque » dont il est épris, s'est fiancée pendant son absence. « En se déroband à lui, en portant son « choix sur un autre, elle le renvoie à ce qu'il a toujours été : « un enfant, un malade, un impuissant », note Dominique Fernandez dans la belle étude qu'il a consacrée à l'écrivain.

Echec sentimental donc, particulièrement grave pour Pavese qui est affligé d'un lourd handicap d'ordre sexuel, l'éjaculation précoce. La défection de la femme à la voix rauque – c'est toujours ainsi qu'il désigne Tina – lui laisse entrevoir la suite prévisible de ses échecs ultérieurs auprès des femmes. *Le métier de vivre* s'ouvre alors pour faire face au désastre de la vie privée et poser la question fondamentale du choix de la vie ou de la mort.

« L'homme qui éjacule trop vite, mieux vaudrait qu'il ne fût « jamais né », note Pavese le 27 septembre 1937.

Un grand nombre de journaux intimes prennent ainsi leur

essor sur les ruines d'un amour perdu, ou repoussé, ou dont la mort a tranché brutalement le cours.

A l'âge de vingt-trois ans, le poète Novalis se fiance avec Sophie von Kühn qui en a treize. « Tous ceux qui ont connu « Sophie, écrit un contemporain, ont été frappés par la grâce, le « charme, la beauté et par l'impression émouvante et « majestueuse qui se dégageait de cet être supra-terrestre ». Sophie meurt à quinze ans et le plus pur, le plus radieux des romantiques allemands s'écrie : « Le monde entier pour moi est « mort avec elle. » Il décide de ne pas lui survivre... et commence son *Journal* qu'il tiendra sporadiquement pendant trois ans.

On pourrait citer bien d'autres auteurs dont les débuts de l'écriture intime coïncident avec la perte d'un être cher qui disparaît de leur vie, emporté par la mort ou arraché à eux par la désaffection ou par des amours rivales.

La tranche initiale du *Journal* de Byron débute lorsque prend fin sa liaison douloureuse avec Lady Caroline Lamb qui refuse de se prêter au projet d'enlèvement que nourrit le poète.

Même chose pour George Sand. Le premier de ses journaux intimes, rédigé en novembre 1834, suit immédiatement la rupture avec Musset et commence par une plainte élégiaque.

« O mes yeux bleus, vous ne me regarderez plus ! Belle tête, « je ne te verrai plus t'incliner sur moi et te voiler d'une douce « langueur ! Non, petit corps souple et chaud, vous ne vous « étendrez plus sur moi, comme Elisée sur l'enfant mort pour le « ranimer ! (...) Adieu mes cheveux blonds, adieu mes blanches « épaules, adieu tout ce qui était à moi. J'embrasserai « maintenant, dans mes nuits ardentes, le tronc des sapins et les « rochers dans les forêts en criant votre nom, et, quand j'aurai « rêvé le plaisir, je tomberai évanouie sur la terre humide. »

ENDIGUER LE DÉSESPOIR

Les guerres et les révolutions, les crises politiques, les périodes de tension ou de graves troubles sociaux ont suscité de tout temps la rédaction de mémoires où se manifeste avant tout la volonté de témoigner et de fournir un apport personnel à la tranche d'histoire que leurs auteurs ont vécue. Pénétrés de l'idée qu'ils ont joué un rôle dans le déroulement des événements, chefs de gouvernement, hommes politiques, militaires et autres prennent la plume pour en exposer leur

Le journal intime, genre littéraire

vision personnelle, rendre compte de leur action et, au besoin, la justifier.

Parallèlement aux mémoires, qui sont nourris de faits appartenant à la vie publique, les écrits intimes se multiplient au cours des périodes troublées. Encore qu'il y soit parfois présent, le désir de témoigner y joue un rôle secondaire. Ces journaux intimes naissent essentiellement de la pression qu'exercent sur leur auteur les événements dramatiques de l'histoire et de l'angoisse qui en découle pour eux.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'entreprise démente de l'extermination systématique des Juifs européens fut directement à l'origine de plusieurs journaux intimes rédigés par les victimes désignées.

La volonté de témoigner

Le *Journal d'Anne Frank* débute le 14 juin 1942, jour de l'anniversaire d'Anne dont on fête les treize ans. Ses parents, des commerçants allemands, s'étaient réfugiés en Hollande dès les premières persécutions nazies. Ils y connurent un court répit jusqu'à ce que l'invasion des Pays-Bas les précipite à nouveau au cœur de la tourmente. Trois semaines après l'anniversaire d'Anne, la menace qui pèse sur les Juifs s'intensifie à Amsterdam et, plutôt que de répondre à l'appel lancé par la Gestapo, les réfugiés se terrent comme des rats dans l'Annexe, un pavillon d'arrière-cour.

Enfermée là pendant deux ans, vivant dans la hantise quotidienne d'une descente de la Gestapo, Anne rédige le journal intense d'une adolescence condamnée. Elle meurt en mars 1945 dans le camp de Bergen-Belsen tandis que son journal, abandonné à l'Annexe, échappe à la fouille des policiers allemands.

A la même époque, en mai 1942, le docteur Janusz Korczak, écrivain et psychiatre polonais d'origine juive, entame lui aussi son journal. Ses premiers mots ? « Les journaux intimes sont « une littérature sinistre et accablante. » S'il se résout à entreprendre le sien, c'est qu'il ne dispose d'aucune autre issue pour endiguer le désespoir. La « Maison de l'orphelin » qu'il dirige, abrite plusieurs centaines d'orphelins juifs de Varsovie. Transférée de force par les nazis dans l'enceinte réduite du

ghetto, elle est devenue selon les termes de Korczak « une maison préfunéraire pour enfants », du fait des maladies qu'on ne peut plus soigner – le typhus exanthématique ravage le ghetto – et du manque cruel de nourriture.

Persécuté par les Allemands qui l'enferment dans la terrible prison de Pawiak, le relâchent sous caution, puis, à trois reprises, le ramassent au cours de rafles dans « la charrette de la mort », Korczak s'épuise en efforts déments pour soustraire les orphelins à la famine et à la déchéance. Son *Journal du ghetto*, pathétique et incohérent, enregistre les derniers sursauts d'un homme affronté à l'horreur à l'état pur.

Le 5 août 1942, Janusz Korczak fut déporté dans le camp d'extermination de Tréblinka avec tous les enfants et le personnel de l'orphelinat ; ils y disparurent ensemble. Son journal fut sauvé par un de ses amis qui le cacha dans le grenier de l'orphelinat, au cœur du ghetto, et revint l'y chercher après la guerre.

Guerre, captivité, exil, chocs affectifs, drames sentimentaux ou conjugaux, échecs, ruptures, deuils et maladies, tous ces générateurs de crise frappent à l'improviste, à n'importe quel moment de la vie, si bien que l'on voit des gens de tous âges entamer leur journal. Parmi les exemples cités, la plus précoce diariste est Anaïs Nin qui commença ses cahiers à l'âge de onze ans ; Korczak en avait soixante-quatre quand il ouvrit les siens.

LES CRISES DE LA VIE

Toutefois, l'état de crise n'est pas toujours accidentel, dû à des événements fortuits ou extérieurs à la personne. Ainsi l'on considère la crise de l'adolescence comme une étape normale du développement psycho-affectif, du moins dans notre civilisation. D'où la fréquence des journaux intimes rédigés par des adolescents.

En général, ces écrits adolescents tarissent vite et peu d'entre eux ont fait l'objet d'une publication. Néanmoins, si brève soit sa durée, la pratique de l'écriture quotidienne accompagne souvent le passage malaisé qui sépare l'état d'enfance de l'âge de jeune adulte.

Une fois franchie la passe difficile, le journal qui fut si précieux – l'écrivain Ana Novac compare le sien à « une seconde peau » – est délaissé, relégué aux oubliettes ou délibérément détruit. Le psychanalyste Guy Rosolato estime très positive

cette destruction volontaire qui marque la fin d'une mutation accomplie et l'avènement d'une ère nouvelle de la vie du sujet. Le journal, qui a servi de soutien et de carapace pendant la période critique où l'adolescent se sentait vulnérable et fragile, n'est plus qu'une peau morte, une dépouille dont le jeune adulte se défait pour oublier et rejeter loin derrière lui cette période incertaine d'errance et de tâtonnements.

De même que l'adolescence, les moments charnières qui jalonnent la destinée humaine s'accompagnent de crises d'intensité variable. De ce point de vue, les abords de la quarantaine déclenchent une période critique bien connue. L'individu parvenu à cet âge doit admettre qu'il a vécu la moitié de son existence dont il aborde le versant descendant. *Media vita in morte sumus*, le chant liturgique médiéval résonne lugubrement à son oreille.

À l'approche de la soixantaine, l'homme réalise plus nettement encore qu'il s'achemine inexorablement vers la mort et l'étape qui l'en sépare s'annonce comme un déclin. D'où l'éclosion fréquente d'un journal au cours de ces périodes charnières, souvent vécues dans le malaise ou la détresse d'une crise existentielle.

À l'âge de cinquante-sept ans, Georges Simenon entame un journal qu'il poursuit pendant près de trois ans. Lorsqu'il le publie sous le titre *Quand j'étais vieux*, le romancier atteint la soixantaine : « Si, un jour, je donne une suite à ces notes, je me « promets, pour les placer dans leur vrai contexte, d'écrire en « titre : "Deuxième crise" – ou encore "Rechute". »

*L'entreprise la plus téméraire et quelquefois
la plus impie qu'un homme puisse tenter
contre son propre secret.* Henri Thomas

Le mot crise, en grec *krisis*, vient du verbe *krinien* qui signifie juger. Il doit être pris dans son sens étymologique qui est médical. La crise est l'instant périlleux et décisif d'une maladie, un jugement entre la vie et la mort.

Pour affronter la souffrance inhérente à l'état de crise, quelle que soit la nature de cette crise, pour combattre le doute, l'angoisse, le désespoir ou le vide intérieur qui lui sont

fatalement associés, une catégorie d'individus, sans distinction d'âge ni de sexe, décident spontanément d'entamer leur journal.

Le journal serait-il doté d'un pouvoir curatif et de quelques vertus thérapeutiques ? La décision de l'entreprendre est-elle une façon d'infléchir le jugement en faveur de la vie ? Telles sont les questions que nous nous proposons d'examiner.

QUOTIDIEN ET SUBJECTIF

Toutefois, avant d'aborder l'exploration des pouvoirs et des fonctions diverses du journal intime, une définition du genre littéraire est ici nécessaire.

Le mot journal désigne clairement la caractéristique première du genre : le journal se compose au jour le jour par l'apport quotidien de notations. *Nulla dies sine linea*¹ serait l'idéal, jamais atteint mais recherché par la majorité des diaristes.

Ce mode d'écriture, soumis au quotidien et à la fragmentation et qui tranche nettement comparé à l'architecture habituelle totalisante des écrits littéraires, définit le journal.

L'absence de perspective future et de vue d'ensemble anticipative conditionne cette écriture au jour le jour. Bien entendu, le diariste suit parfois à travers ses notations une direction préalablement choisie, un principe directeur ; il peut décider à un moment donné de poursuivre son journal selon l'orientation qui se dégage des notations précédentes et faire délibérément un choix dans le matériau quotidien en fonction de cette orientation. Rien ne lui garantit pourtant qu'il pourra mener à bien son projet dans l'avenir car il ignore toujours ce qu'apportera la journée qui va suivre. A aucun moment il ne peut préjuger la suite de son œuvre dont le déroulement est suspendu au fil des jours.

« Je ne tire jamais la ligne qui finit une journée, et je n'écris « jamais la date du lendemain, sans un sentiment d'inquiétude « sur ce que le lendemain doit apporter », note Benjamin Constant qui est saisi alors d' « une sorte de terreur de la destinée ». Tolstoï, qui note lui aussi le soir la date du lendemain, la fait précéder des lettres rituelles « s.j.s.v. », qui signifient « si je suis vivant ».

Le diariste est constamment tenu en haleine par l'imprévisibilité même de la vie. Devant lui s'ouvre la béance de l'inconnu et,

1. Mots prêtés à Apelle par Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle*.

plus que tout autre écrivain, il rédige sous le signe de l'incertitude.

Cette caractéristique permet de distinguer le journal intime des genres littéraires voisins que sont l'autobiographie, le roman autobiographique et les confessions, même lorsque ceux-ci sont composés à partir d'un journal ou de notes quotidiennes préexistants. L'autobiographe comme l'auteur de confessions et le romancier de sa propre histoire disposent d'une vision globale du laps de temps que leur écrit entend couvrir. Ils tiennent en main la totalité de leurs matériaux et les combinent grâce à la vue rétrospective dont ils jouissent lors de la rédaction.

Même s'ils les énumèrent en respectant strictement l'ordre chronologique de leur survenue, ce qui s'avère d'ailleurs pratiquement infaisable, même s'ils adoptent pour rédiger cette autobiographie, ce roman ou ces confessions la forme du journal intime, obligatoirement ils composent car ils ne peuvent se soustraire à l'action épuratrice et synthétisante opérée en eux par la mémoire et le temps combinés. Leur texte progresse avec assurance et résolution, guidé par une logique interne, jusqu'à son terme déjà connu ; il n'aura jamais le rythme discontinu, saccadé, rompu, le caractère imprévisible et tâtonnant du véritable journal intime dont l'auteur ignore toujours quel matériau lui réserve le lendemain hypothétique. Seul le journal intime éveille et attise chez le lecteur, de façon parfois insoutenable, le sentiment de précarité de l'existence vécue au jour le jour et susceptible d'un jour à l'autre de basculer dans la mort.

Le qualificatif intime, accolé au mot journal, vient du latin *intimus* et signifie « qui est le plus en dedans, qui constitue l'essence de ». Le mot intime déplaît aux historiens et critiques littéraires modernes qui le trouvent désuet, peu scientifique et lui reprochent d'instaurer ou de sous-entendre une sorte de dichotomie entre ce qui serait l'extérieur et l'intérieur d'un individu, son dehors et son dedans.

Peut-être l'adjectif « subjectif », utilisé par Amiel lorsqu'il cherche à définir ce que devrait être le contenu de son journal, aurait-il mieux convenu pour désigner le genre. « Ne faut-il pas « que toute la vie subjective, plus immédiatement saisie dans sa « conscience que racontée dans ses actes, rentre dans le « journal ? Les trois sphères concentriques de la vie subjective, « c'est-à-dire les faits et les actes, les idées apparues, les

« sentiments éprouvés, doivent former ou composer la matière
« du journal. »

Des faits, des idées, des sentiments

Pour Michèle Leleu, la distinction suggérée par Amiel entre – les faits et les actes, les idées, les sentiments – permet peut-être d'établir une classification correspondante des journaux selon la proportion, propre à chaque journal, d'éléments appartenant à l'une ou l'autre de ces sphères.

Ainsi, les journaux historiques contiennent surtout des faits ; agissant à la fois comme des reporters et comme les archivistes de leur époque, leurs auteurs tiennent la chronique des événements littéraires, historiques ou autres dont ils sont les témoins proches ou lointains. Le *Journal* des Goncourt est un exemple de journal historique.

Les vertus majeures dont se targuent les auteurs de journaux historiques sont l'impartialité et l'objectivité.

Viennent ensuite les journaux documentaires où prédominent les idées notées à l'état brut au fur et à mesure qu'elles jaillissent et emmagasinées là dans l'attente d'une utilisation ultérieure. Les carnets de notes de Valéry, publiés sous le titre *Tel quel*, en sont un prototype.

Les expressions pittoresques inventées par les écrivains pour désigner leurs carnets de notes : garde-manger, vide-poches, fourre-tout, arsenaux, magasins, réservoirs, attestent le caractère pragmatique et la fonction éminemment utilitaire qu'ils leur assignent.

Enfin il y a les journaux personnels où l'auteur consigne d'abord et avant tout ses sentiments et s'applique soit à la recherche de son moi – c'est le propre du journal intime –, soit à celle d'une valeur qui transcende le moi, ce qui est le fait des journaux spirituels.

La prévalence des sentiments

Séduisant à première vue, ce système de classification ne résiste pas à l'épreuve de la mise en pratique. Quelques journaux peuvent se ranger sans hésitation sous les rubriques « historique » ou « documentaire » mais la majorité d'entre eux recèlent un mélange complexe et enchevêtré de faits, d'actes, d'idées et de sentiments. Finalement, la notion de subjectivité mise en avant par Amiel s'avère un critère plus sûr

pour distinguer les journaux intimes de ceux qui le sont peu ou pas du tout.

Dans les journaux intimes, les sentiments prévalent. La vie affective de l'auteur, constamment présent, s'y révèle dans le surgissement des émotions, des impressions, des tendances, des pulsions et grâce à l'exposé des fantasmes, des rêves et rêveries, des souvenirs, des états d'âme les plus divers. Les actes et les faits, jamais totalement absents, y sont relatés sur un mode subjectif qui rend compte de leur résonance sur le moi de l'auteur et ils s'accompagnent des réactions et des réflexions qu'ils engendrent chez lui. De même, les idées émises portent son empreinte personnelle et leur énoncé se fait en rapport étroit avec la subjectivité de l'auteur.

Une définition plus récente du journal intime, avancée par Michel Gilot, ajoute à celle de subjectivité la notion capitale de destinée : « Texte écrit d'abord pour soi-même, composé de « fragments et qui pose la question de la destinée du « scripteur. »

Au centre du journal intime, le « je » irréductible qui en assure l'unité se contemple dans ses pensées, ses émois et ses opinions. En quête de son identité, il s'interroge, mû par la nécessité impérieuse de trouver ses raisons de vivre et de découvrir un sens à sa destinée.

Du moi haïssable à l'exploration de l'inconscient

« Feu M. Pascal portait cette règle de ne point parler de soi « jusqu'à prétendre qu'un honnête homme devait éviter de se « nommer et même de se servir des mots de je et moi », rapporte un contemporain de l'auteur des *Pensées*.

L'HORREUR DU MOI

Comment s'y prenait Pascal pour éviter dans la conversation courante l'emploi de son nom et celui des pronoms à la première personne ? Le fidèle de Port-Royal ne le précise pas. Son témoignage admiratif, où perce peut-être une pointe de perplexité, rend bien compte de la mentalité régnante pendant le XVII^e siècle. Bien qu'il fût par excellence le siècle de la littérature d'analyse morale, le moi y était tenu en horreur. Les dispositions d'esprit, les concepts philosophiques et l'attitude morale qui président à la rédaction d'un journal intime y étaient inconnus ; le genre en soi était inconcevable. Les grands écrivains d'alors, Racine, La Bruyère, La Fontaine, Molière, La Rochefoucauld, tous pratiquèrent avec rigueur la discipline de l'effacement de soi. Ils n'ont pas laissé trace d'écrits intimes. Tout se passe comme s'ils avaient partagé l'aversion brûlante du moi exprimée par Pascal : « Le moi est haïssable. Je le hais « parce qu'il est injuste, parce qu'il se fait centre de tout. Je le « haïrai toujours... »

Pourtant, tout au long du XVIII^e siècle, la littérature s'écarte progressivement de l'idéal prôné par le philosophe janséniste. Peu à peu, la personnalité des auteurs, leur sensibilité propre osent se manifester plus directement et librement qu'il n'était

admis au Grand Siècle. Le dévoilement qui s'amorce, l'épanchement tout juste esquissé s'accomplissent par le truchement de multiples formes d'expression écrite, littéraires ou non : mémoires, journaux de voyage, carnets, lettres d'amour, livres de raison, confessions, éphémérides.

Écrits au jour le jour, ces textes présentent d'indéniables analogies avec le journal intime dans la mesure où l'auteur y a soudain des moments d'abandon, de sincérité pathétique. A l'occasion d'un malheur, d'un revers de fortune, d'une désillusion, il se livre l'espace de quelques lignes ou paragraphes à un début d'introspection. Il jette un regard vers son propre abîme ou lance un appel à l'Être des êtres. Il s'inquiète, s'interroge.

En maints passages au cours de ces textes divers, l'écriture intimiste s'ébauche. Elle s'y réduit pourtant à des fragments, rapidement balayé par l'anecdote, le compte rendu, les généralités, la description, le portrait, l'historiette ou le commentaire d'événements extérieurs. L'auteur, qui s'était manifesté à cœur ouvert le temps d'une page, s'éclipse brusquement ; le discours un moment centré sur le moi s'en détache. Il manque à ces écrits l'intériorité soutenue et la continuité dans l'expression du moi qui distinguent l'écriture intimiste.

A posteriori, ils nous apparaissent comme autant d'ébauches indécises, autant de chrysalides dont jaillira finalement le journal intime, doté de toutes les caractéristiques aujourd'hui reconnues du genre.

Jean-Jacques Rousseau et les Droits du Moi

Au terme de cette évolution, une étape capitale est franchie à la fin du XVIII^e siècle. Sous un titre fameux repris à saint Augustin, Jean-Jacques Rousseau commence son autobiographie sous le signe du moi souverain.

« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont
« l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes
« semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet
« homme, ce sera moi.

« Moi seul ; je sens mon cœur, et je connais les hommes. Je ne
« suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire
« n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud
« pas mieux, au moins je suis autre (...)

« Je me suis montré tel que je fus ; méprisable et vil, quand je

« l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été ; j'ai dévoilé
« mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Etre éternel.
« Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes
« semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent
« de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que
« chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de
« ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise,
« s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là. »

Quelle révolution depuis Pascal !

La première partie des *Confessions* de Rousseau parut en 1782, sept ans avant la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Dans l'étude magistrale qu'il a consacrée au journal intime, Alain Girard compare leur page initiale à une véritable déclaration des droits du moi.

Droit à la différence d'avec tous les autres hommes et à la singularité qui devient valeur en soi. Droit de se dévoiler dans sa nudité, sans pudeur et sans hypocrisie, car une nouvelle valeur, la sincérité, s'érige en valeur suprême qui transcende le bien et le mal, l'indigne comme le sublime. Droit de se référer à sa seule vérité ; le moi ne reconnaît d'autre autorité que la sienne et d'autre obligation que d'être naturel et vrai.

Les *Confessions*, qui auront un retentissement énorme à travers l'Europe, lancent très haut le premier hymne consacré au culte du moi que les romantiques célébreront jusqu'au vertige.

LES PÈRES FONDATEURS

Dès cette époque, la première génération des intimistes inventeurs du genre – Joubert, Maine de Biran et Benjamin Constant – est à pied d'œuvre. Tous trois sont nés au XVIII^e siècle et ont traversé l'épreuve de la Révolution dont Joubert, leur aîné, a noté : « La Révolution a chassé mon esprit
« du monde réel en me le rendant trop horrible. »

Lorsque le monde est trop horrible, l'homme se tourne vers son moi.

Marie-Joseph Joubert (1754-1824) :

Une passion d'écrire frustrée

« M. Joubert était une âme qui a rencontré par hasard un corps
« et qui s'en tire comme elle peut », disait Mme Victorine de Chastenay, une chanoinesse aussi remuante qu'avisée. Et

dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand notait à propos de son ami Joubert : « Sa grande prétention était au « calme, et personne n'était aussi troublé que lui. »

Joseph Joubert est né sous le règne de Louis XV dans une petite ville périgourdine, second d'une famille de treize enfants dont sept vécurent seulement quelques jours ou semaines. Malgré les embarras d'argent de son père, maître-chirurgien, et l'hécatombe des petits frères et sœurs sitôt morts que nés, l'enfance de Joubert fut sans doute heureuse car il avait « la « meilleure, la plus tendre et la plus parfaite des mères ». L'amour de Marie-Anne Joubert avait sur son fils un pouvoir tout-puissant : « Un mot d'elle, une chanson arrêtoit sur-le-« champ mes cris et tarissoit toutes mes larmes, même la nuit et « endormi. »

Dans le brouillon d'une lettre jamais expédiée et sans doute destinée à Pauline de Beaumont, Joubert se livre à deux confidences dont le rapprochement est intéressant. De lui-même, il note : « Je rends grâce à la nature qui m'avait fait un « enfant doux » ; et de sa mère, il révèle quelques lignes plus loin : « Je lui ai donné de grands chagrins par ma vie éloignée « et philosophique. » Que s'est-il donc passé entre-temps ? Comment cet enfant doux a-t-il pu causer à sa mère tant aimée de grands chagrins ?

A l'âge de quatorze ans, Joubert avait quitté sa famille et le paisible Montignac de son enfance afin de poursuivre à Toulouse son instruction, chez les pères de la Doctrine qui excellaient à unir « la culture païenne et la foi chrétienne ». A dix-huit ans, Joubert prend la soutane de la congrégation, mais la culture païenne l'emporte finalement sur la foi chrétienne :

*Les journaux intimes sont une littérature
sinistre et accablante.*

Dr J. Korczak

Joubert quitte le noviciat au moment où il lui aurait fallu faire profession et prononcer les trois vœux de chasteté, obéissance et pauvreté. Au lieu de quoi, séduit par les idées nouvelles et les courants de pensée qui annoncent la Révolution, Joubert gagne Paris pour y rencontrer les philosophes.

Le premier qu'il aborde est Diderot, auprès duquel il travaille plusieurs années. A ce jeune homme superbement intelligent,

"J'écris pour vivre"; dit Paule Régnier; "pour ne pas m'oublier" dit Benjamin Constant, pour "emprisonner avec des mots le temps qui passe", dit Julien Green; les motifs sont variés, mais tous les auteurs s'accordent à reconnaître leur dette envers le journal intime.

Les journaux que nous connaissons, ce sont ceux des gens célèbres; mais les anonymes, les amateurs peuvent éprouver le même bonheur à tenir leur journal et en espérer les mêmes bienfaits. Il n'est pas besoin de mener une vie hors du commun: chaque être est unique et c'est sa vérité intime qui nourrit le journal. Ni de "savoir écrire"; le journal intime, c'est l'écriture en liberté. Ni de redouter les pannes d'idées: les plus grands écrivains les ont connues, et ont trouvé les moyens de dépannage décrits ici. Une seule condition est nécessaire: avoir envie d'écrire son journal intime, penser qu'on y trouvera plaisir et profit. Si ce n'est pas votre cas ne le faites pas, mais ce livre peut vous aider à comprendre pourquoi votre fille de quinze ans écrit son journal... Cependant une assistance dans cette entreprise peut se révéler utile, voire indispensable. Ce livre vous l'apportera, il vous éclairera par les commentaires des grands modèles, il vous encouragera par de multiples conseils pratiques (par exemple comment éviter la "page blanche" du lendemain); il vous montrera aussi comment votre journal, au cours de son écriture, mais aussi par sa relecture, vous permettra de mieux vous connaître... et de mieux être.

Chez le même éditeur

La graphologie
par Gisèle Gaillat

L'inconscient dévoilé par les tests projectifs
par M.-J. Houareau

Faites votre check-up psychologique
par F. et M. Gauquelin

L'Equilibre du corps et de l'esprit
par le Dr Bize et M. Goguelin

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00430175 2

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

